ficiellement traitée par moi, je l'avoue, dans mon avant dernière chronique. Voici les idées de M. Goll :

« — Vous avez écrit, mon cher confrère, au sujet de la fondation d'une bibliothèque dans la ville de Valence-d'Agen, et il m'a semblé que vous pourriez être intéressé par la mention d'un effort parallèle à celui de votre ami le docteur Cabadé, l'heureux homme qui trouve le moyen de traduire Pétrarque entre une ordonnance et un pansement. Pour cela je m'aiderai de quelques notes et de mes souvenirs personnels.

« — Intéressé, en 1886, aux débuts d'une bibliothèque à peu près semblable à celle dont vous avez parlé à vos lecteurs des *Annales*, j'ai examiné d'abord son mouvement : les achats, les prêts, la valeur des ouvrages demandés dans la salle et emportés dans les familles, etc. Cette enquête est curieuse et les conclusions m'en paraissent encore aujourd'hui malheureusement trop vraies.

« — La bibliothèque dont il s'agit appartenait à une ville, chef-lieu d'arrondissement, et était gérée par une société particulière. Elle se composait d'environ 2,500 volumes. On y voyait tous les classiques français, grecs et latins, une grande partie des œuvres du dix-huitième siècle, des ouvrages de science, d'histoire, de géographie et de littérature.

« — Tous les poètes célèbres, les auteurs dramatiques ou comiques, depuis Plaute, en passant par Shakespeare, jusqu'à Hugo, sans oublier Musset et la pléiade classique, y étaient représentés. En un mot, cette collection était suffisamment riche en ouvrages pour capter l'intérêt d'une clientèle de lecteurs aussi variée que nombreuse. Voyons maintenant, comment les choses se passèrent dans la pratique.

« — Quel public fréquentait la bibliothèque ? Quel était le nombre des lecteurs ? Combien demandaient-ils d'ouvrages ? A quel genre de littérature appartenaient les livres le plus souvent demandés ?

« — La clientèle ordinaire était composée de fonctionnaires, de professeurs, d'artisans, de jeunes employés de commerce ou d'administra-